



Variations

Rationalités de la violence extrême

sous la responsabilité de Jacques Sémelin

À quoi sert la violence extrême ? Elle apparaît au premier abord comme l'œuvre d'individus fanatisés et ivres de sang. Les massacres, les mutilations perpétrées sur des corps parfois déjà morts, les cruautés « gratuites » dont s'accompagne la purification ethnique semblent autant d'indices d'une folie meurtrière échappant à l'entendement humain. Et, de fait, il existe probablement un seuil au-delà duquel les auteurs de ces atrocités, sous l'emprise de pulsions, ne contrôlent plus leurs actes. On ne saurait comprendre le phénomène dans son ensemble en voulant à toute force le faire entrer dans un cadre purement rationnel, en en écartant la dimension imaginaire, magique ou même ludique.

Il est cependant légitime d'en explorer les rationalités. Car on n'a pas simplement affaire ici aux agissements ponctuels d'individus isolés mais à des entreprises collectives – qu'il s'agisse d'une émeute de quartier ou d'un génocide – dont la violence s'inscrit dans des schèmes de causalité, voire dans des stratégies. Certes, ces déchaînements s'appuient sur des haines et des peurs largement fantasmatiques. Pourtant ils n'en découlent pas automatiquement. Des entrepreneurs politiques construisent et instrumentalisent ces passions pour les mobiliser à leur profit lorsqu'ils le jugent utile.

Les émeutes intercommunautaires en offrent une excellente illustration. Elles sont souvent déclenchées par des leaders locaux qui espèrent en tirer un bénéfice politique. Il en est ainsi en Irlande du Nord, avec les défilés orangistes délibérément provocateurs destinés à attiser les antagonismes pour faire avorter

les négociations de paix. En Inde, l'occurrence de ces conflits locaux est statistiquement liée à l'approche d'élections à l'issue incertaine. Le froid calcul de ces stratégies doit alors son efficacité aux émotions populaires qu'ils parviennent à susciter en jouant des ressentiments et surtout des angoisses qui, souvent pour des raisons historiques, habitent chaque communauté.

L'instrumentalisation de l'irrationnel s'applique aussi à des entreprises de purification ethnique comme celles de Milosevic en Yougoslavie. C'est l'État yougoslave qui a orchestré la propagande visant à ériger le Croate, le Musulman et l'Albanais en menaces pour les Serbes. C'est son armée qui a mené des offensives d'une ampleur sans précédent en Europe depuis 1945. Mais le crime de masse n'aurait pas atteint de telles proportions si une très large partie de la population serbe ne s'était pas prêtée à ces stratagèmes, convaincue de sa vulnérabilité et de son bon droit, et comme intoxiquée par l'élaboration fantasmatique de son histoire. Ici aussi, la grande peur rallumée par les incendiaires a désintégré les moyens que les populations avaient lentement mis au point pour exorciser au jour le jour leurs craintes et parvenir à vivre ensemble. Il semble bien en effet que, systématiquement, la destruction du lien social précède, prépare et accompagne les exactions. Elle en procède aussi, dans la mesure où ces dernières interdisent non seulement à leurs victimes, mais aussi à leurs auteurs, tout retour à la vie normale.

La guerre a toujours combiné objectifs rationnels et passions collectives : il faut bien donner du cœur au ventre à ses soldats... En tant que prérogative d'un État incarnant la raison, sa définition par Clausewitz comme « poursuite de la politique par d'autres moyens » emportait l'adhésion générale. La multiplication récente des conflits que mènent, par des méthodes épouvantables, des acteurs supposés « moins » étatiques remet-elle en cause ce schéma ? Tout au plus peut-on remarquer que l'atrocité va souvent de pair avec la fragmentation extrême de mouvements qui ne parviennent pas à construire un objectif politique aisément déchiffrable. Ainsi de l'Algérie, du Liberia, de la Sierra Leone, de la Somalie. Mais, même dans ces cas, la guerre – interétatique, civile ou interethnique – reste un moyen classique d'appropriation de la richesse et du pouvoir, qu'il s'agisse de conquérir ou de construire l'État, de faire prospérer une économie de la drogue ou du diamant, de chasser des populations civiles afin de prendre le contrôle d'un territoire. Les formes de barbarie

qui paraissent sans rapport direct avec les buts poursuivis ne sont pas dépourvues de fonctionnalité. Elles permettent de s'assurer de la fidélité du participant en créant une complicité dans le crime, d'affirmer une identité collective face à « l'ennemi », d'exercer sur celui-ci une terreur accrue, de rendre plus difficile encore sa résistance par l'imprévisibilité et l'arbitraire des représailles et de la cruauté...

Les deux faces de la violence extrême, sa rationalité et sa démente, ne peuvent se penser l'une sans l'autre. Et rien ne sert de dénoncer la sauvagerie des tueurs en omettant de s'interroger sur leurs buts.